

faire la guerre il faut de l'argent, beaucoup d'argent, et que ces messieurs ont pas trop pour eux, en faisant même payer le peuple qui est aux abois. ce que pour faire la guerre, il faudrait que ces messieurs rendissent des comptes et qu'ils n'aient nullement à rendre quoi que ce soit, pas même des comptes. Sans toutes ces raisons péremptoires nous aurions la guerre car après tout une chose fort commode à faire, puisque pour cela on n'a qu'à payer quatre-vingt-cinq sous par jour à de braves imbéciles pour s'aller faire tuer, tandis que l'État paie à soi-même des millions de sous pour ne se point faire tuer du tout.

Or donc il est bon que ceux qui ont peur de la guerre se rassurent car nous ne l'aurons pas ; ceux qui la désirent pour différents objets feront bien de chercher ailleurs des sujets de consolation. — « Mais, nous dira-t-on, que pouvez-vous de tous ces préparatifs, de ces bâtimens de guerre, ces troupes entassées, ces canons commandés, ces menaces de gazettes ? allez il y a plus de grand à l'horizon qu'on ne pense. » Simples que vous êtes ; ne savez-vous pas qu'il y a des cadets, des amis, des cousins des cousins de la cousine d'une connaissance des ministres ; il faut les placer, les envoyer, les faire payer par le gouvernement ; je me trompe, par les pauvres diables qui suent nuit et jour sang et larmes pour ne pas gagner un pauvre morceau de pain et qui s'embarrassent de l'honneur national. Or rien n'est mieux imaginé pour se débarrasser de ces garnemens qui mènent trop joyeuse vie à Londres qu'une petite démonstration belliqueuse. On a fait du bruit, le peuple a payé, tout est dit. Quant à ces menaces de diplomates à diplomates, je vais vous raconter un fait je fus témoin et que vous avez peut-être vu aussi bien que moi :

Deux braves individus avaient eu ensemble un sujet de querelle pour lequel aussi intéressant pour eux que l'est celui du territoire en dispute pour lequel ils le convoitent. À les entendre l'affaire ne pouvait s'arranger ni pour or ni pour argent, le sang seul pouvait laver l'insulte essuyée. Des amis entourés de deux adversaires et essayaient en vain de les calmer. — Laisse-moi aller, dit l'un, que je lui arrache les yeux, que je l'assomme, que je le tue. — L'autre criait l'autre que je l'étrangle, que je l'égorge, que je lui en donne un bon compte, à ce brigand, à ce coquin, à ce scélérat. Les amis, lassés de leurs efforts pour les tranquilliser, les laissèrent libres d'accomplir leurs menaces. Alors nos deux athlètes se précipitent en désordre l'un vers l'autre et tous les spectateurs tremblaient d'avance du combat à mort qui allait se faire mais dès qu'ils furent en présence, l'un des deux, celui qui avait vociféré d'une façon le plus véhémement et qu'on aurait cru le plus intrépide s'arrêta et dit à l'autre : — Mais Pierrot n'as-tu pas épousé la nièce de la grand-mère de ta sœur ? — Oui, mais qu'est-ce que cela fait, viens-ici que je t'éventre à la fois. — Je suis un homme pour toi, ne t'inquiète pas, mais je pense que nous sommes parents et ça ne serait pas bien de se tuer entre bons parents comme nous. — T'as raison, t'as de l'esprit tout plein, mais tu ne sais pas t'en servir et qui est de notre querelle je veux bien l'oublier mais j'en suis content car j'allais te donner la plus belle.... — Bac ! bac ! ne parle pas si haut, tu es connu pour un bon et quand je suis en colère je suis un véritable lion. — C'est de notre affaire, tape moi dans la main et qu'il n'en soit plus parlé.

M'est avis que l'Angleterre et les États-Unis font comme ces deux lions. Je viens de citer ; ils crient bien haut pour s'entr'effrayer, puis quand ils se venent aux coups on trouvera toutes sortes de raisons de parenté, d'humanité et ce qu'il y aura de plus clair dans tout cela sera sans doute, la peur. Les deux paieront les frais de la guerre qui aura manqué d'avoir lieu.